

1^{re} partie : Découverte de BOCH KERAMIS à La Louvière

Non sans difficulté, une trentaine de membres se sont retrouvés sur le parvis de ce musée après avoir erré de longues minutes avant de trouver l'entrée.



Le nom « Keramis » donné à la faïencerie BOCH vient d'un hommage aux potiers de l'Antiquité grecque, plus précisément aux potiers athéniens, et serait aussi une sorte de réponse au nom « Etruria » choisi par Josiah WEDGWOOD pour sa propre manufacture anglaise.

À première vue, on pourrait croire qu'un musée consacré à la faïence et à la céramique a tout pour plaire... aux amateurs de vaisselle. Pourtant, le musée

Boch Keramis de La Louvière bouscule les idées reçues : ici, les assiettes ont du caractère, les vases racontent des épopées, et même les fours semblent avoir une âme.

Premier constat : le bâtiment est impressionnant. Ancienne faïencerie reconvertie en temple du design, l'endroit a ce charme postindustriel : c'est chic, c'est vintage ! Trois grands fours trônent au centre, immenses, majestueux, et légèrement intimidants, comme si on allait y cuire les visiteurs récalcitrants.

À peine entrés, nous réalisons que la céramique, ce n'est pas qu'un truc pour les brocanteurs du dimanche. Il y a là des pièces que l'on pourrait exposer, sans rougir, à côté de sculptures modernes. Certaines sont délicates, d'autres franchement loufoques : j'ai croisé un vase qui ressemblait à une fusée, et une assiette si élégante que j'ai regretté tous mes repas au micro-ondes.

Première salle : l'époque industrielle. On y devine encore la cadence des ouvriers, la poussière d'argile et les gestes minutieux des décoratrices. Les panneaux racontent ces vies au service de la perfection : des artisans capables de tracer à main levée un motif de tulipe aussi droit que la colonne du Congrès. Je me surprends à les admirer, moi qui peine à faire un trait de stylo sans trembler.



Tout au long de la visite, nous découvrons des pièces manufacturées datant de 1844 à nos jours qu'il serait trop long de décrire ! Évoquons la période Art déco, la star du musée. Là, les vitrines étincellent de pièces signées Charles CATTEAU, un maître de la faïence. L'homme transformait les objets du quotidien en œuvres d'art : antilopes stylisées, hiboux géométriques, fleurs hypnotiques dignes d'un rêve sous morphine. Devant tant de grâce, j'ai eu un moment de solitude en repensant à mes assiettes Ikea.

CATTEAU ne travaillait pas seul. Raymond CHEVALLIER, Louis BIESBROECK, Antoinette BOHAY, et tant d'autres maîtres ont laissé leur empreinte dans ce matériau capricieux. Ensemble, ils ont donné à la faïencerie BOCH son âge d'or : celui d'une époque où un service à café pouvait être manifeste artistique et symbole social à la fois. On servait le café en porcelaine, pas en gobelet compostable !



Les vitrines regorgent de porcelaines, de vaisselle, de figurines et d'objets qui rappellent que jadis, même les tasses du dimanche avaient un ego. Certaines pièces ont des motifs si raffinés qu'on hésite à respirer trop près de peur de les ébrécher du regard.



Mention spéciale au « coin design contemporain » : preuve que la céramique n'a pas dit son dernier mot. On y trouve des créations modernes qui oscillent entre poésie et casse-tête géométrique. J'ai failli acheter une tasse sans anse, avant de me rappeler que mes doigts ne sont pas thermorésistants !



Notre guide, intarissable, évoque avec passion la chimie des émaux, la cuisson oxydante, la magie du cobalt et les secrets des moules. Sa ferveur est communicative : on finit par ressentir la grandeur de cet art discret, mélange de patience, de science et de poésie.

Et puis, il y a ce silence rassurant du musée. Les vitrines chuchotent des histoires de fours allumés la nuit, d'apprentis couverts de poussière blanche, de peintres qui passaient des heures sur un motif de feuille pour un vase qui finirait au salon d'une baronne. C'est toute une mémoire ouvrière et artistique qui prend forme sous nos yeux.



Le parcours se clôt, bien entendu, par la boutique. L'endroit le plus dangereux pour le portefeuille et la plus belle porte de sortie pour l'esthète amateur. On y trouve de tout : mugs inspirés de CATTEAU, rééditions décoratives, bijoux en porcelaine qui donnent envie de laver la vaisselle avec des gants de velours. J'hésite devant une théière aux motifs bleu cobalt. Elle coûte sensiblement le prix d'un week-end à la mer du Nord. Mais, me dis-je, au fond, c'est un investissement patrimonial, avant de me raviser et d'opter pour un magnet et un crayon « Keramis ». Modestie budgétaire, noblesse d'intention.

Nous repartons avec une certitude : à Keramis, même la terre a de l'esprit. Et si un jour quelqu'un me dit encore que « *la vaisselle, c'est ennuyeux* », je lui répondrai qu'à La Louvière, on fabriquait les assiettes comme certains écrivent des poèmes, avec du feu, de la passion et, si possible, un bon émail !



À midi, nous nous retrouvons à « La Brasserie des Ruines » située près de l'une des entrées du parc de Mariemont. Croquettes de fromage, carbonades flamandes ou bouchées à la reine et crème brûlée, le tout arrosé de prosecco et de vins blanc et rouge permettant de reconstituer nos forces.



2^{de} partie : Rencontre avec MARIE DE HONGRIE à Mariemont

En débarquant au Domaine et au Musée royal de Mariemont, on découvre que le parc fut autrefois un « simple » domaine de chasse offert à Marie de Hongrie, en bonus de remerciement pour services rendus à l'Empire, Binche compris. L'ambiance annonce tout de suite la couleur : on ne vient pas seulement voir des tableaux, mais aussi entrer dans la saga d'une femme qui

dirigea les Pays-Bas pendant plus de vingt ans, tout en faisant bâtir des palais comme d'autres collectionnent les mugs.

L'exposition rappelle que Marie de Hongrie, sœur de Charles Quint, s'est retrouvée veuve à 21 ans après la mort de son mari Louis II à Mohács, puis propulsée régente de Bohême et de Hongrie avant d'être recyclée comme gouvernante des Pays-Bas par son frère. On comprend vite que dans la famille Habsbourg, quand quelqu'un mourait ou abdiquait, on ne lançait pas un recrutement, on appelait Marie. Elle accepte la charge des Pays-Bas « provisoirement », ce qui, dans le langage impérial, signifie 24 ans au pouvoir, dossiers complexes inclus. Elle a été femme puissante, princesse, mécène dans un monde très masculin. Dans le groupe, quelqu'un murmure : « *Comme quoi, déjà à l'époque, c'étaient les femmes qui faisaient tourner la boutique !* »



Notre guide expliquera comment Marie orchestre un vaste programme de propagande entre 1539 et 1559, mêlant portraits majestueux, tapisseries monumentales et décors sculptés pour mettre en scène le clan impérial. Entre les portraits attribués à TITIEN, les sculptures de Jacques DU BRËUCQ et les paysages de BRUEGHEL et VAN ALSLOOT, on découvre que chaque œuvre est un communiqué de presse avant l'heure, subtilement légendé « *ne discutez pas l'autorité de la maison de Habsbourg !* ». Les dispositifs multimédias – modèles 3D, sons, vidéos – ajoutent une couche : on se surprend à imaginer Marie en influenceuse politique, le feed Instagram rempli de tapisseries et de plans de fortifications.

Un autre fil conducteur est la manière dont Marie façonne le territoire : palais de Binche, vaste domaine de chasse à Mariemont, modernisation des résidences, tout est pensé pour faire rayonner le pouvoir autant que pour offrir un cadre de vie agréable à la cour. En lisant que Mariemont deviendra ensuite résidence aristocratique, lieu de villégiature des gouverneurs des Pays-Bas puis musée royal, on se dit que ce domaine a mieux réussi sa reconversion que bien des friches industrielles.



À la fin, tout le monde est ressorti enchanté de cette visite. Certains ont appris des choses, d'autres ont surtout apprécié les bancs stratégiquement placés voire les chaises pliantes, mais tous s'accordent : Marie de Hongrie, c'était une sacrée bonne femme !

Pierre ERCOLINI – Président

Photos : E. DEBOUNY, R. DENDAL, R. MIDAVAINÉ, M. THOMAS et Y. WICQUART.

La Louvière : l'art de (ne pas) mettre en évidence son patrimoine culturel !

La Louvière a la chance d'être le siège du « Centre de la Céramique de la Fédération Wallonie-Bruxelles », installé dans des anciens locaux du joyau industriel que fut « Keramis – Royal Boch ». L'APRAFS a invité ses membres à découvrir ce prestigieux centre.

Pour s'y rendre, un problème : certains GPS ne connaissent pas la place des Fours-Bouteilles. Heureusement, à l'approche de l'industrielle cité, un joli panneau touristique planté en bord d'autoroute signale ce site. Rassurant !

Las ... dès qu'on quitte l'autoroute, on a beau errer dans la ville ... pas la moindre indication ne permet de nous diriger vers ce centre. Pire quand, à l'issue d'un stressant jeu de piste, on est le nez sur cet ex-site industriel ... pas le moindre indice, panneau, affiche, enseigne, fléchage ... ne permet de trouver le parking adéquat, le bon bâtiment ou l'entrée du magnifique musée !

Regrettable de cacher un tel joyau qui, pourtant, contribue au prestige de la cité des Loups !

Edmond DEBOUNY.